



ELSEVIER

Disponible en ligne sur

**ScienceDirect**  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

**EM|consulte**  
www.em-consulte.com



## ÉDITORIAL

# Alzheimer : la mémoire du néant

## *Alzheimer's: The memory of the void*

Alzheimer terrifie. Maladie neurodégénérative, elle ne nous atteint pas seulement dans nos fonctions vitales, mais dans notre personne, qu'elle dissout irréversiblement devant nos yeux, puis ceux des autres. Elle n'atteint pas seulement notre valeur, mais notre capacité d'évaluation, pas seulement notre faire, mais notre humanité même. Beaucoup préféreraient mourir que de se voir mourir.

Et pourtant, c'est une maladie qui ne fait pas souffrir, dont on s'aperçoit à peine et qui par elle-même, ne tue pas. Elle s'attaque à la mémoire et à l'humeur, mais laisse le corps quasi-intact. C'est en somme la maladie physiologiquement la moins menaçante, mais humainement la plus redoutée. Comment comprendre ce paradoxe ?

### De la calamité à la catastrophe

Alzheimer n'est pas une maladie comme les autres. Une maladie affaiblit, fait souffrir, rend la vie moins facile. Ce n'est pas encore la mort qui efface le corps par l'arrêt des fonctions vitales, mais ce n'est plus la santé qui l'efface dans « le silence des organes » évoqué par Leriche [1] : c'est un état intermédiaire où le corps se fait sentir par une douleur, une incommodité, une faiblesse, où ce qui était un instrument est devenu un obstacle. Dans la maladie d'Alzheimer au contraire, la vie est intacte : aucune fonction vitale n'est atteinte, aucune souffrance éprouvée, mais c'est la personne qui se perd par anéantissement de la mémoire. L'érosion n'entame plus la valeur de la vie, mais la capacité d'évaluation du malade. On passe d'une calamité dont on se plaint à une catastrophe qui épouvante. Malherbe [2], philosophe dont la femme était atteinte d'Alzheimer, compare ainsi les maladies classiques qui se réduisent à des « problèmes de tuyauterie » et Alzheimer, maladie ontologique qui relève d'un « processus d'anéantissement. »

C'est sans doute l'un des ressorts des films de morts-vivants où la réalité parfaitement définie et aseptisée de nos sociétés est menacée par un renversement intérieur, dans le chômage par exemple (mort sociale), la migration (mort politique), la maladie d'Alzheimer (mort mentale), mais aussi la séparation (mort affective) ou l'addiction (mort du libre-arbitre). À chaque fois, le mort-vivant nous renvoie à ce que nous pourrions devenir par contamination, et nous menace aussi longtemps que nous refusons de le reconnaître.

<https://doi.org/10.1016/j.npg.2019.01.002>

1627-4830/© 2019 Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

## « Mon nom est personne »

Cette terreur s'explique ainsi par les lunettes déformantes de préjugés sociaux. C'est vrai pour le chômage ou la migration (qui séparent le chômeur du rentier ou le migrant du touriste), c'est vrai pour la maladie d'Alzheimer qui distingue la personne du dément.

Qu'est-ce qu'une personne ? C'est un masque, comme le dit l'étymologie (*persona*), paradoxe d'une chose qui tout à la fois dissimule et révèle, confirmé par le double sens de personne, désignant à la fois quelqu'un et... « personne ». C'est que nous concevons la personne comme une identité pleine, définie et constante dans le temps — c'est notamment le critère d'identification juridique permettant l'imputation morale — qui ne reflète en rien la réalité. Nous ne sommes pas des êtres identiques et continus dans le temps, comme en témoignent notre éducation et notre vieillissement, nos résolutions et notre repentir. Hume [3] explique que nous confondons deux types d'identité, ce qu'on pourrait nommer aujourd'hui l'identité « spécifique » : Pierre et Paul ont la même voiture (le même modèle) et l'identité « numérique » (une seule voiture qu'ils partagent). Or notre identité est spécifique et non numérique : nous nous ressemblons sans être tout à fait les mêmes dans le temps. Cette personnalité fantasmée, conçue comme un tout immuable disposant d'une puissance indéfinie et d'une liberté totale, permet de se conformer aux exigences sociales, mais pas de connaître notre réalité biologique et psychique sous-jacente.

## Quelle humanité ?

Or c'est précisément cette idéalisation de notre personnalité qui rend insupportable l'affaiblissement intime d'Alzheimer. Le fantasme d'êtres indépendants qui « entreprennent leur vie » et sont comptables de leur accomplissement dans une société où tout est possible, désavoue une maladie qui ramène l'individu à son corps, à son entourage, à sa vulnérabilité. Tout comme l'Être bergsonien [4] qui, pour résister au néant, devait disqualifier toute forme d'amoindrissement, comme la dégradation, le changement ou le mouvement lui-même, la personnalité ne peut conserver son statut d'unité subjective qu'au prix du rejet de toute faiblesse dans la zone de l'informe.

Or les malades d'Alzheimer ne sont pas des déments qui auraient perdu toute capacité à penser, sentir et... se souvenir. L'amnésie antérograde (incapacité à stocker les souvenirs immédiats) n'entame en rien les souvenirs lointains, et surtout la sensibilité et la conscience présentes. L'expérience de la mnémothérapie, inventée par Broutard [5], en apporte une preuve aussi éclatante qu'émouvante, même à un stade avancé de la maladie. Elle consiste à leur faire entendre une musique de leur jeunesse, à la manière de la « madeleine de Proust », et à les questionner sur leurs émotions. Les patients se « réveillent » alors de leur apathie symptomatique et se mettent à fredonner, retrouver les souvenirs associés à cette musique, en raconter les détails les plus pittoresques et à discuter exactement

comme les personnes qu'elles étaient avant la maladie. Le spectacle est saisissant. On assiste littéralement à une résurrection. L'humanité est là, lumineuse, d'autant plus frappante qu'elle émerge du fond d'un corps fantomatique.

## La mémoire du néant

C'est dire que pour retrouver l'individu derrière le rideau de la maladie, il faut déposer les lunettes des préjugés sociaux sédimentés dans notre mémoire, il faut oublier cette mémoire réductrice, cette mémoire du néant, pour voir que la mémoire n'est pas tout. Il se peut même qu'on découvre alors une personne plus authentique que celle qu'on croyait connaître. Il en était ainsi d'une dame qui confiait n'avoir jamais eu de meilleure relation avec sa maman que depuis que celle-ci avait développé une maladie d'Alzheimer qui l'avait débarrassée de ses préventions. Leurs discussions n'étaient plus entravées par tous les calculs et les interdits qui nous promettent d'être quelqu'un, mais finissent par nous couper les uns des autres.

Comprendre le paradoxe d'une maladie insensible, mais effroyable peut ainsi conduire à la dédramatiser, non pour nier la difficulté inhérente à la perte d'autonomie, mais pour préserver les malades et leur entourage d'une angoisse inutile. Oublier cette mémoire de ce que la personne était ou surtout devait être nous ouvre les yeux sur la personne telle qu'elle est aujourd'hui, telle qu'elle est encore. Car comme le dit très justement Malherbe [2], la vraie question est moins : « mon épouse peut-elle encore me reconnaître ? » que : « moi, puis-je encore la reconnaître ? ».

## Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Références

- [1] Leriche R. Introduction générale. De la santé à la maladie, la douleur dans les maladies, où va la médecine ?, 6. Paris: Encyclopédie française; 1936.
- [2] Malherbe M. Alzheimer, la vie, la mort, la reconnaissance. Paris: Vrin; 2015.
- [3] Hume D. Traité de la nature humaine. Essai pour introduire la méthode expérimentale de raisonnement dans les sujets moraux; 1739 [Consulté le 11 janvier 2019. Disponible sur : <http://philotra.pagesperso-orange.fr/tnh.htm>].
- [4] Bergson H. Chapitre 4. In: L'évolution créatrice. Paris: PUF, Quadrige; 2013.
- [5] Broutart J-C, Balas D. La mnémothérapie musicale dans la maladie d'Alzheimer. *Neurone* 2013;18(8):37–40.

Philosophe, conférencier  
G. von der Weid